Concours d'entrée aux grandes écoles scientifiques

20 résumés

Énoncés et corrigés de sujets posés aux concours

Centrale-Supélec
Concours Communs Polytechniques
Banque PT

Sous la coordination de Céline Bohnert et Natalia Leclerc

Par

Aude Bandini
Agrégée de Philosophie
Docteur en Philosophie
ATER au Collège de France

Céline Bohnert
Agrégée de Lettres modernes
Docteur ès Lettres
Maître de conférences à l'université

Géraldine Deries
Professeur agrégé de Lettres modernes
Ancienne élève de HEC
Docteur ès Lettres

Sophie Fortin
Professeur agrégé de Lettres modernes

Marianne Isola-Esclangon
Certifiée de Philosophie
Conservateur des bibliothèques

Fabrice Jambois
Professeur agrégé de Philosophie

Natalia Leclerc
Professeur agrégé de Lettres modernes
Docteur en littérature comparée
Ancienne interrogatrice en CPGE

Les auteurs remercient Céline Chevalier et Sébastien Desreux pour la précieuse aide qu'ils ont apportée à la préparation de cet ouvrage.

20 fiches sur les œuvres au programme

Qui a le temps de lire plusieurs fois les œuvres au programme et de les étudier stylo en main ?
Et d'ailleurs, que faut-il faire exactement ?
Gagnez du temps pour aborder, analyser et réviser les œuvres grâce aux *20 fiches* :

résumés des œuvres
+ ce qu'il faut savoir des auteurs
+ 10 fiches de synthèse
= 128 pages !

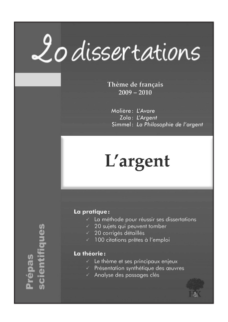


Anciennement « CQFR »

20 dissertations

Après le fond, la forme

Tous les concours demandent des dissertations, accompagnées ou non de résumés.
Qu'est-ce qu'une bonne dissertation ?
Comment en faire une ?
Apprenez la technique grâce à une méthode claire et efficace. Entraînez-vous sur 20 sujets qui peuvent tomber : ils sont analysés en détail et intégralement corrigés dans les *20 Dissertations.*
Bonus : 100 citations et 15 extraits commentés des œuvres au programme.



Prépa Magazine

Le magazine des prépas scientifiques

La vie en prépa – Comment ça marche ? – L'épreuve de lettres – Civilisation américaine – Biographies – Histoire des sciences – Bien rédiger – Muscler l'intuition – La vie en école – Ça y est, j'y suis ! – Écoles – Jeux

Déjà 35 000 lecteurs !

www.prepamag.fr

Dépôt légal février 2010
ISBN13 : 978-2-35141-053-X

Mode d'emploi

Deux concours phares, Centrale/Supélec et CCP, demandent aux candidats de produire en quatre heures un résumé et une dissertation. Pour rendre une bonne copie dans un délai aussi court, il est indispensable de maîtriser ces exercices. Le résumé semble plus facile puisque l'on dispose d'un texte de départ qu'il « suffit » de retravailler, alors que la dissertation nécessite de créer un texte de toute pièce. Mais ce n'est qu'une illusion.

Produire un bon résumé demande des qualités variées : comprendre les moindres détails d'un texte ardu, retrouver son plan détaillé, synthétiser chaque sous-partie sans tomber dans un piège classique, reformuler avec rigueur et élégance. Tout cela s'apprend et se travaille ; nul ne sait faire un bon résumé par la grâce d'un don, pas plus qu'on ne sait nager sans s'y être entraîné.

Objectif de cet ouvrage

Vous apprendrez dans ce livre comment aborder méthodiquement tout texte à résumer. Cette méthode tout-terrain, qui va de la lecture du texte à la finalisation du résumé, est complétée par une F.A.Q. puis appliquée à 20 sujets posés aux concours ces dernières années.

Chaque corrigé est composé de quatre étapes, qui correspondent à celles que vous devez faire vous-même, dans le même ordre : analyse, plan détaillé, premier jet de rédaction, rédaction finale. Nous avons également ajouté les passages essentiels du rapport du jury de chaque épreuve. Vous verrez ainsi quelles sont les demandes récurrentes des examinateurs, et comment on pouvait surmonter les difficultés spécifiques au texte.

Une fois que vous aurez vu, compris et expérimenté la méthode, grâce aux exemples, vous serez en mesure d'affronter sereinement n'importe quel texte.

Quand et comment utiliser ce livre

En prépa, vous n'avez pas le temps de faire en détail 20 sujets complets. Heureusement, ce n'est pas indispensable. La méthode fait appel à quatre étapes distinctes, reposant sur quatre qualités distinctes qui peuvent être travaillées séparément.

Pour partir sur de bonnes bases, lisez en entier la méthode et la F.A.Q. Mais ne vous lancez pas encore dans un résumé : lisez plutôt un énoncé et son corrigé afin de vérifier que vous avez bien compris tous les points de la méthode. Prenez alors 1h30 pour travailler vous-même un énoncé et écrire son résumé, puis comparez votre travail au corrigé. Ceci doit vous permettre d'évaluer laquelle des étapes vous pose le plus de difficultés. À partir de là, réservez une demi-heure chaque semaine (montre en main) pour l'un des exercices suivants.

Le sens du texte

Prenez une demi-heure pour lire et relire un énoncé. Insistez sur les passages difficiles, et vérifiez que votre interprétation est en accord avec le reste du texte. Pour savoir si vous avez tout compris, imaginez que vous expliquez les idées à un camarade, sans avoir le texte sous les yeux. Si le sens est devenu limpide, les explications viendront sans trop de mal.

Le plan du texte

Reprenez un texte sur lequel vous aviez déjà planché une demi-heure. Cette fois, l'objectif est de retrouver le plan détaillé (parties et sous-parties) que l'auteur a suivi. Rédigez ce plan sur une feuille à part, avec des titres synthétiques. Puis lisez l'analyse du texte dans le corrigé et comparez son plan détaillé au vôtre.

La synthèse

Reprenez le texte précédent, ou lisez un autre énoncé puis, directement, le corrigé jusqu'à la fin du rapport du jury. L'objectif est, toujours en une demi-heure, d'écrire un premier jet de résumé composé d'un paragraphe par partie. La formulation n'a pas besoin d'être parfaite. En revanche, votre texte doit refléter fidèlement la pensée de l'auteur, dans l'ordre, en reprenant ou non certains exemples, et comporter environ le bon nombre de mots (moins de deux fois le total visé).

La rédaction

Partez d'un premier jet de rédaction, qu'il provienne de vous ou d'un corrigé. Écrivez le résumé final en faisant attention à choisir les mots justes et à enchaîner logiquement les parties. Cette étape ne doit pas être sous-estimée : comme le souligne le rapport de Centrale 2007, « *on est toujours jugé [...] sur ce qu'on a écrit* ***et*** *sur la façon dont on l'a écrit.* » N'oubliez pas d'obtenir un nombre de mots situé dans la fourchette imposée par l'énoncé.

Les textes proposés par les concours sont souvent difficiles. Ils contiennent régulièrement des références historiques, philosophiques ou littéraires, appuyées sur des termes techniques qui peuvent faire obstacle à la compréhension. « *Il faut avoir acquis le niveau de culture générale exigé pour intégrer une grande école scientifique* » selon le rapport de Centrale 2006. Aussi, n'hésitez pas à poser des questions ou à ouvrir un dictionnaire (ou un site web sérieux) lorsque vous rencontrez, en cours ou dans un livre, un terme dont le sens ne vous semble pas clair. Ce petit effort régulier peut faire toute la différence le jour des écrits.

Toute l'équipe vous souhaite un bon travail et une belle réussite aux concours.

Sommaire

La méthode
pour réussir ses résumés

I Prologue

1. Qu'est-ce qu'un résumé ?

Les textes que l'on vous demande de résumer aux concours sont toujours extraits de livres, qui sont des documents dans lesquels l'auteur dispose d'autant de place qu'il le désire. Imaginez que l'on ait demandé à l'un d'eux d'exprimer la même idée que dans le texte sélectionné pour l'énoncé, mais dans un espace contraint, façon Twitter. L'auteur aurait condensé son raisonnement, éliminé des exemples (pas forcément tous), mais préservé l'esprit du texte et son ton. Cette deuxième version hypothétique est celle que l'on vous demande d'écrire. Un résumé, c'est un texte réécrit dans un espace limité.

De cette expérience de pensée découlent les propriétés du résumé. Pour écrire comme l'auteur l'aurait fait s'il avait dû s'exprimer en un nombre limité de mots, vous devez être fidèle à la pensée qu'il exprime dans le texte. Reprenez les mêmes idées, dans le même ordre, sans les modifier ni les atténuer, même si vous n'êtes pas d'accord. N'utilisez que les arguments du texte. Éliminez ce qui est accessoire, illustratif et anecdotique, et conservez la totalité de ce qui compte.

Après le fond, la forme : il vous est demandé d'écrire à la façon de l'auteur. Ne transformez pas un style flamboyant en rapport de technocrate, ni un passage prophétique en plaisanterie de bistrot. N'introduisez pas de distance (« selon l'auteur ») avec le propos. Utilisez « je » si (et seulement si) l'auteur écrit « je ». Imaginez que l'auteur regarde par-dessus votre épaule et qu'il sera déçu si vous le trahissez.

2. Ce que n'est pas un résumé

Un résumé est un texte rédigé. Il ne peut en aucun cas se limiter à une énumération. Tout style télégraphique est en outre proscrit.

Un résumé n'est pas un complément. Il s'agit d'un document autonome pouvant être compris sans avoir lu le texte d'origine, qu'il remplace et dont il rend compte le plus exactement possible.

Un résumé n'est pas un commentaire composé. D'abord ce n'est pas un commentaire, puisque l'on s'exprime comme si l'auteur du texte écrivait le résumé, ensuite il n'est pas composé car les idées doivent être présentées dans le même ordre que dans le texte.

Un résumé n'est pas un *best of* de citations du texte. Il ne suffit pas de sélectionner des phrases ici et là et de les enchaîner, même si on les reformule. Cette approche étant un défaut très commun, il faut souligner que même dans le meilleur des cas, lorsqu'elle est appliquée avec intelligence dans la sélection des passages et tact dans la rédaction, elle donne au mieux la moitié des points. Il faut rendre compte de l'ensemble du texte et non de morceaux choisis ; vous devez condenser et non couper. Le rapport CCP 2004 dénonce ainsi « *le "calque", la reprise de formules et de phrases entières, le montage ou la mosaïque de citations* ».

Un résumé n'est pas une version pour les enfants. Ce n'est pas parce qu'un passage est complexe qu'il faut l'élaguer. Il peut tout à fait s'agir d'un argument crucial sans lequel le propos deviendrait bancal.

3. La forme des épreuves aux concours

Les épreuves de Centrale se composent d'un texte à résumer en 250 mots et d'une dissertation en moins de 1200 mots ; les deux exercices sont notés sur 10. Aux CCP, le texte est à résumer en 100 mots (pour 6 points), la dissertation est notée sur 12, et l'ensemble est complété par deux questions de compréhension du texte (2 points). Enfin, dans la Banque PT, un résumé en 180 mots (pour 8 points) est complété par une dissertation (12 points). Quel que soit le concours, l'épreuve dure toujours quatre heures.

Le libellé de la dissertation est toujours constitué d'une phrase extraite du texte à résumer. Résumé et dissertation sont donc liés dans la mesure où le travail effectué sur le texte en vue du résumé constitue un bon point de départ pour la construction d'une problématique. Selon le rapport CCP 2005, « *l'épreuve devrait être un tout et les deux heures de résumé – c'est un grand maximum, une heure et demie étant un idéal – ne sont pas perdues pour la dissertation* ».

Le nombre de mots doit être indiqué ; il doit se trouver dans une fourchette de ±10% de l'objectif. Le comptage doit être exact (voir *Comment compter les mots* page 16) : les dépassements sont sanctionnés par des correcteurs « *aussi épris sur ce point de rigueur arithmétique que leurs collègues scientifiques* » (rapport Centrale 2008). Un comptage défaillant ou mensonger entraîne soit une lourde pénalité, soit un zéro.

4. Survol de la méthode

Le jury teste d'une part votre compréhension du texte et de son dispositif argumentatif, de l'autre vos capacités de synthèse et d'expression. N'essayez pas de tout faire d'un seul trait, c'est impossible. Chacun de ces points fait l'objet d'une étape de la méthode. Aucune ne peut être éliminée sans faire vaciller les suivantes : étape sautée, erreur assurée.

La première étape est une lecture approfondie du texte, ligne à ligne, pour en comprendre tous les éléments et dégager son sens exact. Cette étude locale, consacrée à suivre la pensée de l'auteur, est suivie dans un deuxième temps par une étude globale du texte qui détermine comment l'auteur l'a construit. Elle s'attache au texte dans son ensemble pour identifier les moments clefs, séparer les arguments des exemples et retrouver le plan suivi par l'auteur, que vous écrivez noir sur blanc sur une feuille à part. Après ces deux étapes, le travail préliminaire est terminé.

La rédaction commence. Vous condensez d'abord chaque partie du plan détaillé pour obtenir un unique paragraphe, sans chercher encore le bon nombre de mots ni une écriture élégante. Lors de cette étape cruciale, vous écartez ce qui doit être éliminé et vous reformulez le reste. Enfin, il reste à réécrire entièrement les paragraphes de l'étape précédente en portant une attention soutenue au nombre de mots et à la qualité de la langue.

Cette méthode est la plus efficace car chacune de ses étapes fait appel à une capacité distincte ; on a, en quelque sorte, séparé les variables. Les rapports du jury la confortent point par point. En enchaînant des tâches aux fonctions bien délimitées, elle permet en outre d'aller plus vite, sur le principe du taylorisme. Au lieu de consacrer deux heures au résumé, vous pourrez viser une heure et demie et réinvestir dans la dissertation le temps économisé.

5. Ce que vous trouverez dans les corrigés

Pour élaborer les corrigés présentés dans cet ouvrage, nous suivons bien entendu la méthode présentée dans ce chapitre. Nous tentons aussi de reproduire fidèlement chacune des étapes, mais ce n'est pas toujours possible littéralement. Ainsi, tandis que c'est dans votre esprit que s'opère le travail de compréhension du texte, nous en proposons sur papier une reformulation destinée à clarifier son sens, désamorcer ses difficultés, expliciter les sous-entendus et les arguments implicites. C'est une aide à la compréhension. Ces analyses sont rédigées à la troisième personne (« d'après l'auteur »), ce qui disparaît dans le résumé final. Nous présentons aussi d'un seul mouvement les étapes 1 et 2 : l'explication du texte est insérée dans des sections correspondant aux grandes parties.

Comment compter les mots ?

Les concours demandent de résumer un texte en 100 mots (CCP) ou 250 mots (Centrale/Supélec), avec une tolérance systématique de ±10%. Un écart supérieur à 10% peut se traduire par une pénalité, ou par un zéro. Le comptage des mots est une tâche triviale mais qui ne laisse pas droit à l'erreur, même si elle est de bonne foi. Il faut en connaître les règles.

Le principe général est simple : tout ce qui est isolable typographiquement et qui fait sens seul compte pour un mot. Par exemple, cette phrase comporte sept mots. En outre, tous les symboles qui ne sont pas des lettres ou des chiffres comptent pour rien. Il en est ainsi des signes de ponctuation (virgule, point, deux-points, point-virgule, point d'exclamation, point d'interrogation), traits d'union, tirets, apostrophes, guillemets, parenthèses et crochets.

Mais comme d'habitude, le diable est dans les détails.

Mots courts : le, la, les, un, une, des, du, à, de, par, en, y, leur, mon

Tous ces mots comptent pour 1.

Mots élidés : c', d', j', l', m', n', s', t'

L'apostrophe indique qu'avec l'usage, un mot a été raboté pour condenser deux sonorités en une. On dit bien « c'est ainsi » et non « ce est ainsi ». Mais « c'est » n'est pas devenu pour autant un mot autonome, il reste composé de deux termes indépendants. Le mot élidé, ici « c' », compte donc pour un mot entier, et « c'est ainsi » compte pour trois mots.

Traits d'union : après-midi, cerf-volant, c'est-à-dire, socio-économique, a-t-il

Chaque élément d'un mot composé compte pour un mot, à condition que cet élément constitue un mot en lui-même. Ainsi, « après-midi », « cerf-volant » et « grand-mère » comptent chacun pour deux mots, et « c'est-à-dire » compte pour quatre mots, comme « tout-à-l'égout ».

En revanche, puisque « socio » n'existe jamais seul (son emploi comme abrégé de « sociologie » dans le langage courant ne compte pas), « socio-économique » compte pour un seul mot.

Le « t » présent dans « a-t-il » est purement euphonique, il ne sert qu'à rendre compte de la prononciation sans représenter un mot réel. Il n'est qu'une notation.

FAQ
Foire aux questions

Je ne suis pas d'accord avec l'auteur !

Pas de problème, à condition que cela n'apparaisse pas dans le résumé. Le résumé doit être fidèle au texte de l'auteur, dont il est un modèle réduit. Même si vous pensez que l'auteur se trompe, nul ne vous tiendra rigueur de rendre compte de sa pensée sans la dénaturer ni l'atténuer. C'est même le contraire qui serait pénalisé. Vous devez être neutre dans cet exercice. Ne donnez en aucun cas votre avis, jamais ; faites vôtre celui de l'auteur le temps du résumé.

Et d'ailleurs, vous aurez votre revanche dans la dissertation, qui vous donnera l'occasion de discuter les limites de la thèse de l'auteur. L'épreuve forme un tout.

En passant, ne confondez pas un résumé avec un commentaire : les formules de prise de distance comme « *l'auteur dit que* » ou « *d'après l'auteur* » n'ont pas leur place dans un résumé.

Que faire d'une citation ?

Les citations incluses dans le texte d'origine suivent les mêmes règles que les exemples : en règle générale on les élimine, mais lorsqu'elles constituent un élément crucial de la réflexion, il peut être nécessaire de les reprendre. Par exemple, si un texte à résumer était un commentaire du célèbre « *To be or not to be* », il serait absurde de ne pas reprendre cette citation dans le résumé.

D'un point de vue typographique, une citation incluse dans le texte et reprise dans le résumé doit être entourée de guillemets si elle est reprise telle quelle. Mais si elle est elle aussi résumée, on ne met pas de guillemets.

La règle est la même pour une intervention au discours direct dans le texte, comme « *Docteur Livingstone, je présume ?* ». Si la phrase doit être conservée dans le résumé, on l'entoure de guillemets si elle est reproduite telle quelle, ou simplement tronquée, et on ne met pas de guillemets si elle est résumée ou transposée au discours indirect, par exemple : *Il reconnut Livingstone.*

Faut-il donner un titre au résumé ?

Non. De nombreux rapports du jury s'étonnent de cette pratique bizarre qui ne correspond à aucune instruction.

✳ Banque filière PT ✳

Épreuve de Français B

L'étude du destin général des sociétés n'est pas moins nécessaire aujourd'hui dans les écrits que l'analyse du cœur humain. Nous sommes dans un temps où l'on veut tout connaître et où l'on cherche la source de tous les fleuves. La France surtout aime à la fois l'histoire et le drame, parce que l'une retrace les vastes destinées de l'HUMANITÉ, et l'autre le sort particulier de l'Homme. C'est là toute la vie. Or, ce n'est qu'à la religion, à la philosophie, à la poésie pure, qu'il appartient d'aller plus loin que la vie, au-delà des temps, jusqu'à l'éternité.

Dans ces dernières années (et c'est peut-être une suite de nos mouvements politiques) l'art s'est empreint d'histoire plus fortement que jamais. Nous avons tous les yeux attachés sur nos Chroniques, comme si, parvenus à la virilité en marchant vers de plus grandes choses, nous nous arrêtions un moment pour nous rendre compte de notre jeunesse et de ses erreurs. Il a donc fallu doubler l'INTÉRÊT en y ajoutant le SOUVENIR.

Comme la France allait plus loin que les autres nations dans cet amour des faits et que j'avais choisi une époque récente et connue, je crus aussi ne pas devoir imiter les étrangers, qui, dans leurs tableaux, montrent à peine à l'horizon les hommes dominants de leur histoire ; je plaçais les nôtres sur le devant de la scène, je les fis principaux acteurs de cette tragédie dans laquelle j'avais dessein de peindre les trois sortes d'ambition qui nous peuvent remuer, et à côté d'elles, la beauté du sacrifice de soi-même à une généreuse pensée. Un traité sur la chute de la féodalité, sur la position extérieure et intérieure de la France au XVIIe siècle, sur la question des alliances avec les armes étrangères, sur la justice aux mains des parlements ou des commissions secrètes et sur les accusations de sorcellerie, n'eût pas été lu peut-être ; le roman le fut.

Je n'ai point dessein de défendre ce dernier système de composition plus historique, convaincu que le germe de la grandeur d'une œuvre est dans l'ensemble des idées et des sentiments d'un homme, et non pas dans le genre qui leur sert de forme. Le choix de telle époque nécessitera cette MANIÈRE, telle autre la devra repousser ; ce sont là des secrets du travail de la pensée qu'il n'importe point de faire connaître. À quoi bon qu'une théorie nous apprenne pourquoi nous sommes charmés ? Nous entendons les sons de la harpe ; mais sa forme élégante nous cache les ressorts de fer. Cependant, puisqu'il m'est prouvé que ce livre a en lui quelque vitalité, je ne puis m'empêcher de jeter ici ces réflexions sur la liberté que doit avoir l'imagination d'enlacer dans ses nœuds formateurs toutes les figures principales d'un siècle et, pour donner plus d'ensemble à leurs actions, de faire

céder parfois la réalité des faits à l'IDÉE que chacun d'eux doit représenter aux yeux de la postérité ; enfin sur la différence que je vois entre la VÉRITÉ de l'art et le VRAI du fait.

De même que l'on descend dans sa conscience pour juger des actions qui sont douteuses pour l'esprit, ne pourrions-nous pas aussi chercher en nous-mêmes le sentiment primitif qui donne naissance aux formes de la pensée, toujours indécises et flottantes ? Nous trouverions dans notre cœur plein de trouble, où rien n'est d'accord, deux besoins qui semblent opposés, mais qui se confondent, à mon sens, dans une source commune : l'un est l'amour du VRAI, l'autre l'amour du FABULEUX. Le jour où l'homme a raconté sa vie à l'homme, l'Histoire est née. Mais à quoi bon la mémoire des faits véritables, si ce n'est à servir d'exemple de bien ou de mal ? Or les exemples que présente la succession lente des événements sont épars et incomplets ; il leur manque toujours un enchaînement palpable et visible, qui puisse amener sans divergence à une conclusion morale ; les actes de la famille humaine sur le théâtre du monde ont sans doute un ensemble, mais le sens de cette vaste tragédie qu'elle y joue ne sera visible qu'à l'œil de Dieu, jusqu'au dénouement qui le révélera peut-être au dernier homme. Toutes les philosophies se sont en vain épuisées à l'expliquer, roulant sans cesse leur rocher, qui n'arrive jamais et retombe sur elles, chacune élevant son frêle édifice sur la ruine des autres et le voyant crouler à son tour. Il me semble donc que l'homme, après avoir satisfait à cette première curiosité des faits, désira quelque chose de plus complet, quelque groupe, quelque réduction à sa portée et à son usage des anneaux de cette vaste chaîne d'événements que sa vue ne pouvait embrasser ; car il voulait aussi trouver dans les récits des exemples qui pussent servir aux vérités morales dont il avait la conscience ; peu de destinées particulières suffisaient à ce désir, n'étant que les parties incomplètes du TOUT insaisissable de l'Histoire du monde ; l'une était pour ainsi dire un quart, l'autre une moitié de preuve ; l'imagination fit le reste et les compléta. De là, sans doute, sortit la fable. L'homme la créa vraie, parce qu'il ne lui est pas donné de voir autre chose que lui-même et la nature qui l'entoure ; mais il la créa VRAIE d'une VÉRITÉ toute particulière.

Cette VÉRITÉ toute belle, tout intellectuelle, que je sens, que je vois et voudrais définir, dont j'ose ici distinguer le nom de celui du VRAI, pour me mieux faire entendre, est comme l'âme de tous les arts. C'est un choix du signe caractéristique dans toutes les beautés et toutes les grandeurs du VRAI visible ; mais ce n'est pas lui-même, c'est mieux que lui ; c'est un ensemble idéal de ses principales formes, une teinte lumineuse qui comprend ses plus vives couleurs, un baume enivrant de ses parfums les plus purs, un élixir délicieux de ses sucs les meilleurs, une harmonie parfaite de ses sons les plus mélodieux ; enfin c'est une somme complète de toutes ses valeurs. À cette seule VÉRITÉ doivent prétendre les œuvres de l'art qui sont une représentation morale de la vie, les œuvres drama-

tiques. Pour l'atteindre, il faut sans doute commencer par connaître tout le VRAI de chaque siècle, être imbu profondément de son ensemble et de ses détails ; ce n'est là qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite, il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé ; c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même.

À quoi bon les arts, s'ils n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence ? Eh ! bon Dieu, nous ne voyons que trop autour de nous la triste et désenchanteresse réalité : la tiédieur insupportable des demi-caractères, des ébauches de vertus et de vices, des amours irrésolus, des haines mitigées, des amitiés tremblotantes, des doctrines variables, des fidélités qui ont leur hausse et leur baisse, des opinions qui s'évaporent ; laissez-nous rêver que parfois ont paru des hommes plus forts et plus grands, qui furent des bons ou des méchants plus résolus ; cela fait du bien. Si la pâleur de votre VRAI nous poursuit dans l'art, nous fermerons ensemble le théâtre et le livre pour ne pas le rencontrer deux fois. Ce que l'on veut des œuvres qui font mouvoir des fantômes d'hommes, c'est, je le répète, le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps ; c'est donc la VÉRITÉ de cet HOMME et de ce TEMPS, mais tous deux élevés à une puissance supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces. On la reconnaît, cette VÉRITÉ, dans les œuvres de la pensée, comme l'on se récrie sur la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original ; car un beau talent peint la vie plus encore que le vivant.

Pour achever de dissiper sur ce point les scrupules de quelques consciences littérairement timorées que j'ai vues saisies d'un trouble tout particulier en considérant la hardiesse avec laquelle l'imagination se jouait des personnages les plus graves qui aient jamais eu vie, je me hasarderai jusqu'à avancer que, non dans son entier, je ne l'oserais pas dire, mais dans beaucoup de ses pages, et qui ne sont peut-être pas les moins belles, L'HISTOIRE EST UN ROMAN DONT LE PEUPLE EST L'AUTEUR. L'esprit humain ne me semble se soucier du VRAI que dans le caractère général d'une époque ; ce qui lui importe surtout, c'est la masse des événements et les grands pas de l'humanité qui emportent les individus ; mais, indifférent sur les détails, il les aime moins réels que beaux, ou plutôt grands et complets.

Alfred de Vigny
Réflexions sur la vérité dans l'art, 1827.
In *Œuvres complètes*, Gallimard, la Pléiade (p. 5-8).

Texte écrit par Vigny à propos de son roman historique *Cinq Mars* dont il constitue la préface. N.B. Le document respecte la typographie choisie par l'auteur.

Vous résumerez ce texte en 180 mots (plus ou moins 10%) et vous indiquerez le nombre de mots employés.



SESSION 2003

ÉPREUVE COMMUNE
FILIÈRES MP – PC – PSI – TSI

FRANÇAIS – PHILOSOPHIE

Si on se demande où va une humanité dont chaque groupe s'enfonce plus âprement que jamais dans la conscience de son intérêt particulier en tant que particulier et se fait dire par ses moralistes qu'il est sublime dans la mesure où il ne connaît pas d'autre loi que cet intérêt, un enfant trouverait la réponse : elle va à la guerre la plus totale et la plus parfaite que le monde aura vue, soit qu'elle ait lieu entre nations, soit entre classes. Une race dont un groupe porte aux nues un de ses maîtres (Barrès) parce qu'il enseigne : « Il faut défendre en sectaire la partie essentielle de nous-mêmes », cependant que le groupe voisin acclame son chef parce qu'il déclare en violant un petit peuple sans défense : « Nécessité n'a pas de loi » est mûre pour ces guerres zoologiques dont parlait Renan, qui ressembleront, disait-il, à celles que se livrent pour la vie les diverses espèces de rongeurs et de carnassiers. [...]

Ces sombres pronostics ne me paraissent pas devoir être modifiés autant que certains le croient par la vue d'actes résolument dirigés contre la guerre, comme l'institution d'un tribunal supernational et les conventions récemment adoptées par des peuples en conflit. Imposées aux nations par leurs ministres plutôt que voulues par elles, dictées uniquement par l'intérêt – la crainte de la guerre et de ses dommages – nullement par un changement de moralité publique, ces nouveautés, si elles s'opposent peut-être à la guerre, laissent intact l'*esprit de guerre* et rien n'autorise à penser qu'un peuple qui ne respecte un contrat que par des raisons pratiques ne le violera pas le jour qu'il en trouvera la violation plus profitable. La paix, si jamais elle existe, ne reposera pas sur la crainte de la guerre mais sur l'amour de la paix ; elle ne sera pas l'abstention d'un acte, elle sera l'avènement d'un état d'âme[1]. En ce sens, autant le moindre écrivain peut la servir, autant les tribunaux les plus puissants ne peuvent rien pour elle. Au surplus, ces tribunaux laissent indemnes les guerres économiques entre nations et les guerres entre classes.

[1] « La paix n'est pas l'absence de la guerre mais une vertu qui naît de la force de l'âme. » (Spinoza)

La paix, faut-il le redire après tant d'autres, n'est possible que si l'homme cesse de mettre son bonheur dans la possession des biens « qui ne se partagent pas », et s'il s'élève à l'adoption d'un principe abstrait et supérieur à ses égoïsmes ; en d'autres termes, elle ne peut être obtenue que par une amélioration de sa moralité. Or, non seulement, comme nous l'avons montré, l'homme s'affirme aujourd'hui dans le sens précisément contraire, mais la première condition de la paix, qui est de reconnaître la nécessité de ce progrès de l'âme, est fortement menacée. Une école s'est fondée au XIXe siècle, qui invite l'homme à demander la paix à l'intérêt bien entendu, à la croyance qu'une guerre, même victorieuse, est désastreuse, surtout aux transformations économiques, à l'« évolution de la production », en un mot à des facteurs totalement étrangers à son amélioration morale, dont au surplus, disent ces penseurs, il serait peu sérieux de rien attendre ; en sorte que l'humanité, si elle avait quelque désir de la paix, est invitée à négliger le seul effort qui pourrait la lui donner, et qu'elle ne demande d'ailleurs qu'à ne point faire. La cause de la paix, toujours si entourée d'éléments qui travaillent contre elle, en a de nos jours trouvé un de plus : le pacifisme à prétention scientiste.

Je marquerai à ce propos d'autres pacifismes, dont j'ose dire qu'ils ont, eux aussi, pour principal effet d'affaiblir la cause de la paix, du moins près des esprits sérieux :

1. D'abord *le pacifisme* que j'appellerai *vulgaire*, en qualifiant ainsi celui qui ne sait faire autre chose que flétrir l'« homme qui tue » et railler les préjugés du patriotisme. J'avoue que, lorsque je vois des docteurs, s'appelassent-ils Montaigne, Voltaire ou Anatole France, faire consister tout leur réquisitoire contre la guerre à prononcer que les apaches de barrière ne sont pas plus criminels que les chefs d'armée et à trouver bouffons des gens qui s'entretuent parce que les uns sont vêtus de jaune et les autres de bleu, j'ai une tendance à déserter une cause qui a pour champions de tels simplificateurs et à me prendre d'affection pour les mouvements d'humanité profonde qui ont créé les nations et qu'on blesse là si grossièrement.

2. *Le pacifisme mystique*, en désignant sous ce nom celui qui ne connaît que la haine aveugle de la guerre et refuse de rechercher si elle est juste ou non, si ceux qui la font attaquent ou se défendent, s'ils l'ont voulue ou la subissent. Ce pacifisme, qui est essentiellement celui du peuple (c'est celui de tous les journaux populaires dits pacifistes) a été incarné fortement en 1914 par un écrivain français, lequel, ayant à juger entre deux peuples en lutte dont l'un avait fondu sur l'autre au mépris de tous ses engagements et l'autre se défendait, n'a su que psalmodier : « J'ai l'horreur de la guerre » et les renvoyer dos à dos sous une même flétrissure. [...]

3. *Le pacifisme à prétention patriotique*, je veux dire qui prétend exalter l'humanitarisme, prêcher le relâchement de l'esprit militaire, de la passion nationale et cependant ne pas nuire à l'intérêt de la nation, ne pas compromettre sa force de résistance en face de l'étranger.

Julien Benda
« La trahison des clercs », 1927

Vous résumerez le texte en 100 mots (± 10%), en ne vous attachant qu'aux grands mouvements de la pensée.



SESSION 2009

ÉPREUVE COMMUNE
FILIÈRES MP – PC – PSI – TSI

FRANÇAIS – PHILOSOPHIE

La *Recherche*[1] est un immense témoignage qui affirme le pouvoir de désagrégation du désir. En un sens, le sujet désagrégé est une cause de terreur. Il suffit que Marcel[2] affirme des désirs indépendants de ceux de sa mère pour qu'il se sente douloureusement séparé non seulement de sa mère, mais encore de lui-même. La colère de *maman*, comme nous pouvons le constater dans l'épisode où Marcel, à Venise, lui désobéit pour pouvoir s'attarder à l'hôtel dans l'espoir d'une aventure sexuelle, exerce un effet castrateur sur le monde et sur le moi : Venise n'est plus qu'un méconnaissable tas de pierres entouré d'une eau qui est réduite à ses constituants chimiques (et dépouillée, par là même, de toute personnalité, privée de toutes ses associations artistiques et historiques), et Marcel lui-même n'est plus qu'« un cœur qui battait ». Qui plus est, les désirs des autres exercent sur leur personnalité un effet de décentrement qui nous empêche de parvenir à les connaître. Ce qui est horrible dans la jalousie, c'est que l'amant ignore *de quoi* il doit être jaloux. Le désir divise le sujet en une multitude de rôles sans liens, et l'amant se perd dans le labyrinthe des sujets partiels qu'impliquent les désirs changeants, fuyants de l'aimé. Le désir met ainsi l'être même en question ; l'idée d'un sujet cohérent et unifié est mise en péril par les images discontinues et logiquement incompatibles d'une imagination désirante.

Mais, si Proust est unique parmi les écrivains dont je viens de parler, c'est parce que ces processus de dispersion du sujet ne représentent pas uniquement une source d'angoisse ; il les utilise également comme une source inépuisable d'enrichissement de son œuvre. La théâtralité du moi, qui inspirait une telle crainte dans *Mansfield Park*[3] et dans *The Blithedale Romance*[4], devient, dans la *Recherche*, le principe d'une expansion psychologique et esthétique. Même les ré-

---

[1] Raccourci désignant l'ensemble romanesque de Marcel Proust (1871–1922), intitulé *À la recherche du temps perdu* et publié de 1913 à 1927. [2] Léo Bersani témoigne, par l'usage de ce prénom, du lien étroit et complexe unissant l'auteur et le narrateur de la *Recherche* conçue comme entreprise d'écriture de soi. [3] Roman de Jane Austen (1775–1817), publié en 1814. [4] Roman de Nathaniel Hawthorne (1804–1864), publié en 1852.

vélations qui semblent protéger Marcel de la désagrégation du sujet ont pour effet inattendu de mettre en valeur la *séduction* qu'exerce cette désagrégation. Par exemple, la redécouverte du passé par la mémoire involontaire du narrateur offre une preuve rassurante de l'existence d'« un moi individuel identique et permanent », mais fait aussi éclater les cadres du sujet en modifiant sa conception du passé. À la fin du *Temps retrouvé*[5], la réminiscence involontaire qui ramène Marcel à Balbec[6] établit une continuité entre le passé et le présent, mais, en évoquant des désirs oubliés qui datent du jour de l'arrivée à Balbec, elle contribue également à bouleverser la formulation cohérente du passé qui était, bien entendu, restée en permanence dans sa mémoire consciente et volontaire.

C'est sur un plan spécifiquement littéraire qu'est exploitée, tout au long de l'œuvre, la leçon de la mémoire involontaire par l'usage de la métaphore comme moyen de dispersion ou de décentrement du sujet. Il est vrai que les correspondances métaphoriques de la *Recherche* permettent également à Marcel d'apaiser sa crainte d'une discontinuité psychique ; ces correspondances transforment les désirs isolés – et l'œuvre qui les transcrit – en une unité indépendante. Mais elles ont aussi un effet de désintégration psychologique en ceci qu'elles rendent impossible la localisation d'un centre subjectif d'où pourrait provenir l'ensemble de ces images. Comme je l'ai suggéré quand j'ai étudié Proust dans *Balzac to Beckett*[7], la métamorphose, dans la *Recherche*, produit un effet thérapeutique de dissémination ; elle est un déplacement souvent comique et toujours libérateur des fantasmes les plus paralysants de Marcel. Presque tous les passages de l'œuvre anticipent ou reprennent d'autres passages ; en termes de psychologie, cela veut dire qu'il n'y a pas de version des fantasmes de Marcel qui fasse, plus qu'une autre, autorité. Le sujet s'éparpille allègrement dans les facettes de ses masques ; il lui est possible d'être *tous* ces masques, dans toute leur variété. La connaissance de soi est toujours provisoire, elle est continuellement remise en question. On pourrait dire que le drame qui est au centre du roman de Proust est un conflit entre une transcendance verticale et une transcendance horizontale. L'œuvre a, bien sûr, un aspect répétitif obsessionnel qui pourrait contrarier cette tendance à la dissémination active, et rattacher le fonctionnement de l'esprit du narrateur à un centre de désirs et de craintes facilement identifiables (à caractère pathologique). Mais le travail de la composition d'*À la recherche du temps perdu* joue contre cette tendance centripète. Chez Proust, le style s'efforce d'empêcher que les divers passages ne fassent référence à une « vérité » psychologique sous-jacente et de les obliger à renvoyer à d'*autres* passages qui ne sont pas encore écrits (et qui n'ont

[5] Septième et dernière partie de la *Recherche*. [6] Lieu en partie créé par l'imagination de Proust qui s'inspire de la ville de Cabourg en Normandie. Le Narrateur de la *Recherche* situe cette station balnéaire sur les côtes de la Manche ; il y fait la connaissance d'Albertine, « objet » récurrent de son désir. [7] Romancier et dramaturge irlandais (1906–1989).

pas encore été déchiffrés dans le sujet). Le sens est prospectif et indéfini. La signification de chaque passage n'est limitée que par l'étendue de l'espace romanesque que le romancier aura eu le temps de couvrir dans le processus d'expansion du moi qui constitue sa vocation littéraire.

Léo Bersani
Le réalisme et la peur du désir, Littérature et réalité, 1982

Vous résumerez le texte en 100 mots (± 10%), en ne vous attachant qu'aux grands mouvements de la pensée.

Concours Centrale – Supélec 1998 *Filières MP, PC, PSI*

RÉSUMÉ DE TEXTE

Le cannibalisme est chose originairement humaine. Pratiqué dès la préhistoire, il existe encore dans de nombreuses peuplades archaïques, que ce soit l'endo-cannibalisme (cannibalisme des funérailles) ou l'exo-cannibalisme (dévoration des ennemis). Si nous faisons abstraction du cannibalisme de famine (cannibalisme des naufragés du radeau de la Méduse, cannibalisme de l'état de siège, etc.), l'exo-cannibalisme et l'endo-cannibalisme ont tous deux une signification magique : appropriation des vertus du mort. L'endo-cannibalisme est de plus un des moyens les plus sûrs d'éviter la décomposition horrible du cadavre. Mais nous voulons surtout insister sur l'aspect « barbare » du cannibalisme, le meurtre suivi de consommation, c'est-à-dire l'absence du « respect de la personne humaine » (comme dit le jargon moraliste) qu'il manifeste. Il y a paradoxe entre le mépris anthropophage de l'individu et notre donnée anthropologique qui est affirmation de l'individu. Mais nous pouvons entrevoir l'éclaircissement du paradoxe. En effet, le cannibale témoigne de la régression absolue de l'instinct de protection spécifique. Si « les loups ne se mangent pas entre eux », les hommes, eux, se dévorent à belles dents, et le cannibale ne répugne pas à la chair de son confrère en humanité.

Ce n'est pas sous la pression de l'« espèce » que le cannibalisme va se résorber au cours de l'histoire (puisque au départ cet instinct spécifique de protection est absent), mais au fur et à mesure que l'homme sera en principe reconnu comme individu, c'est-à-dire comme « valeur ». Alors le tabou de protection qui était celui de l'espèce, se fixant sur l'individu, se répandra sur la collectivité humaine, mais en tant que conquête de l'individualité.

Entre la décadence préhistorique de l'instinct spécifique et la promotion de l'individualité comme valeur incomestible, il y a une brèche mortelle. La brèche cannibale n'est pas la seule ; une autre, énorme, béante, reste toujours ouverte au flanc de l'espèce humaine : le meurtre, dont l'exo-cannibalisme est un des aspects.

Le meurtre, qui contredit si violemment en apparence « l'horreur de la mort », est un donné humain aussi universel qu'elle. Humain parce que l'homme est le seul animal qui donne la mort à son semblable sans obligation vitale : si la trace du premier « crime » préhistorique connu est beaucoup plus récente que celle de la première tombe, ce misérable crâne fracassé par le silex témoigne à sa manière de l'humain. Universel parce qu'il se manifeste dès la préhistoire, parce qu'il se perpètre durant toute l'histoire, exprimant la loi (talion, châtiment), encouragé

Concours Centrale – Supélec 1998 *Filières MP, PC, PSI*

RÉSUMÉ DE TEXTE

Le cannibalisme est chose originairement humaine. Pratiqué dès la préhistoire, il existe encore dans de nombreuses peuplades archaïques, que ce soit l'endo-cannibalisme (cannibalisme des funérailles) ou l'exo-cannibalisme (dévoration des ennemis). Si nous faisons abstraction du cannibalisme de famine (cannibalisme des naufragés du radeau de la Méduse, cannibalisme de l'état de siège, etc.), l'exo-cannibalisme et l'endo-cannibalisme ont tous deux une signification magique : appropriation des vertus du mort. L'endo-cannibalisme est de plus un des moyens les plus sûrs d'éviter la décomposition horrible du cadavre. Mais nous voulons surtout insister sur l'aspect « barbare » du cannibalisme, le meurtre suivi de consommation, c'est-à-dire l'absence du « respect de la personne humaine » (comme dit le jargon moraliste) qu'il manifeste. Il y a paradoxe entre le mépris anthropophage de l'individu et notre donnée anthropologique qui est affirmation de l'individu. Mais nous pouvons entrevoir l'éclaircissement du paradoxe. En effet, le cannibale témoigne de la régression absolue de l'instinct de protection spécifique. Si « les loups ne se mangent pas entre eux », les hommes, eux, se dévorent à belles dents, et le cannibale ne répugne pas à la chair de son confrère en humanité.

Ce n'est pas sous la pression de l'« espèce » que le cannibalisme va se résorber au cours de l'histoire (puisque au départ cet instinct spécifique de protection est absent), mais au fur et à mesure que l'homme sera en principe reconnu comme individu, c'est-à-dire comme « valeur ». Alors le tabou de protection qui était celui de l'espèce, se fixant sur l'individu, se répandra sur la collectivité humaine, mais en tant que conquête de l'individualité.

Entre la décadence préhistorique de l'instinct spécifique et la promotion de l'individualité comme valeur incomestible, il y a une brèche mortelle. La brèche cannibale n'est pas la seule ; une autre, énorme, béante, reste toujours ouverte au flanc de l'espèce humaine : le meurtre, dont l'exo-cannibalisme est un des aspects.

Le meurtre, qui contredit si violemment en apparence « l'horreur de la mort », est un donné humain aussi universel qu'elle. Humain parce que l'homme est le seul animal qui donne la mort à son semblable sans obligation vitale : si la trace du premier « crime » préhistorique connu est beaucoup plus récente que celle de la première tombe, ce misérable crâne fracassé par le silex témoigne à sa manière de l'humain. Universel parce qu'il se manifeste dès la préhistoire, parce qu'il se perpètre durant toute l'histoire, exprimant la loi (talion, châtiment), encouragé

par la loi (guerre), ou ennemi de la loi (crime). Que de crânes fracassés depuis le premier « meurtre ». On pourrait reprendre à cette occasion ce que nous avons déjà dit de la sépulture. Aux frontières du no man's land le meurtre apparaît, passeport taché de sang, comme un phénomène à ce point humain que la Bible, avec le crime de Caïn, en fait le premier fait divers de la famille terrestre, et que Freud y voit l'acte originaire de l'humanité (assassinat du père par les fils, dans la horde primitive).

De même qu'il existe un cannibalisme de famine, il est un meurtre de nécessité, déterminé par le « *struggle for life* » darwinien, que ce soit la lutte pour la nourriture, ou la lutte de vie ou de mort que se font deux collectivités. Par ailleurs le meurtre-défense de la cité, qui frappe le criminel, le traître ou l'ennemi, répond à l'impératif du groupe et échappe pour le moment au problème que nous posons : il pose le paradoxe de la société qui se comporte tantôt en « espèce », tantôt en instrument de l'individu. Nous examinerons plus loin ce paradoxe.

Mais même déjà dans la guerre, le meurtre va au-delà de la nécessité, ce qui apparaît dans l'hécatombe effrénée des vaincus, femmes et enfants mêlés, et les voluptés du massacre et de la torture à mort. Que le meurtre soit une chose de colère, de furie, voire de folie, lorsque les légionnaires enragés pénètrent dans Corinthe ou dans Numance, qu'il soit au contraire une décision glacée lorsque l'empereur byzantin fait exécuter ses prisonniers bulgares, qu'il soit à la fois lucide et fou lorsque Néron voit périr les chrétiens sous la griffe des fauves, qu'il soit enfin l'industrie clef de l'univers hitlérien, il nous révèle un acharnement, ou une haine, ou un sadisme, ou un mépris, ou une volupté de tuer c'est-à-dire une réalité proprement humaine.

Que la violence de la haine puisse se traduire par la torture à mort et le meurtre, voilà qui nous révèle sans peine que le tabou de protection de l'espèce ne joue plus. Le meurtre, c'est la satisfaction d'un désir de tuer que rien n'a pu arrêter. Mais ceci n'en est que la face négative. La face positive, ce sont les volupté, mépris, sadisme, acharnement, haine, qui traduisent une libération anarchique mais véritable, des « pulsions » de l'individualité au détriment des intérêts de l'espèce.

Ces pulsions ne sont pas qu'agressivité biologique incontrôlée. Le meurtre, c'est non seulement la satisfaction d'un désir de tuer, la satisfaction de tuer tout court, mais aussi la satisfaction de tuer un homme, c'est-à-dire de s'affirmer par la destruction de quelqu'un. Cet au-delà de la nécessité du meurtre manifeste l'affirmation de l'individualité meurtrière par rapport à l'individualité meurtrie. Freud a cliniquement mis en lumière l'existence des « souhaits de mort » que l'enfant nourrit à l'égard de ses parents et des personnes qui lui déplaisent. Nous pouvons en inférer qu'un processus fondamental de l'affirmation de l'individualité se manifeste par « le désir de tuer » les individualités qui entrent en conflit avec la sienne. À la limite, l'affirmation absolue de son individualité appelle la destruc-

par la loi (guerre), ou ennemi de la loi (crime). Que de crânes fracassés depuis le premier « meurtre ». On pourrait reprendre à cette occasion ce que nous avons déjà dit de la sépulture. Aux frontières du no man's land le meurtre apparaît, passeport taché de sang, comme un phénomène à ce point humain que la Bible, avec le crime de Caïn, en fait le premier fait divers de la famille terrestre, et que Freud y voit l'acte originaire de l'humanité (assassinat du père par les fils, dans la horde primitive).

De même qu'il existe un cannibalisme de famine, il est un meurtre de nécessité, déterminé par le « *struggle for life* » darwinien, que ce soit la lutte pour la nourriture, ou la lutte de vie ou de mort que se font deux collectivités. Par ailleurs le meurtre-défense de la cité, qui frappe le criminel, le traître ou l'ennemi, répond à l'impératif du groupe et échappe pour le moment au problème que nous posons : il pose le paradoxe de la société qui se comporte tantôt en « espèce », tantôt en instrument de l'individu. Nous examinerons plus loin ce paradoxe.

Mais même déjà dans la guerre, le meurtre va au-delà de la nécessité, ce qui apparaît dans l'hécatombe effrénée des vaincus, femmes et enfants mêlés, et les voluptés du massacre et de la torture à mort. Que le meurtre soit une chose de colère, de furie, voire de folie, lorsque les légionnaires enragés pénètrent dans Corinthe ou dans Numance, qu'il soit au contraire une décision glacée lorsque l'empereur byzantin fait exécuter ses prisonniers bulgares, qu'il soit à la fois lucide et fou lorsque Néron voit périr les chrétiens sous la griffe des fauves, qu'il soit enfin l'industrie clef de l'univers hitlérien, il nous révèle un acharnement, ou une haine, ou un sadisme, ou un mépris, ou une volupté de tuer c'est-à-dire une réalité proprement humaine.

Que la violence de la haine puisse se traduire par la torture à mort et le meurtre, voilà qui nous révèle sans peine que le tabou de protection de l'espèce ne joue plus. Le meurtre, c'est la satisfaction d'un désir de tuer que rien n'a pu arrêter. Mais ceci n'en est que la face négative. La face positive, ce sont les volupté, mépris, sadisme, acharnement, haine, qui traduisent une libération anarchique mais véritable, des « pulsions » de l'individualité au détriment des intérêts de l'espèce.

Ces pulsions ne sont pas qu'agressivité biologique incontrôlée. Le meurtre, c'est non seulement la satisfaction d'un désir de tuer, la satisfaction de tuer tout court, mais aussi la satisfaction de tuer un homme, c'est-à-dire de s'affirmer par la destruction de quelqu'un. Cet au-delà de la nécessité du meurtre manifeste l'affirmation de l'individualité meurtrière par rapport à l'individualité meurtrie. Freud a cliniquement mis en lumière l'existence des « souhaits de mort » que l'enfant nourrit à l'égard de ses parents et des personnes qui lui déplaisent. Nous pouvons en inférer qu'un processus fondamental de l'affirmation de l'individualité se manifeste par « le désir de tuer » les individualités qui entrent en conflit avec la sienne. À la limite, l'affirmation absolue de son individualité appelle la destruc-

tion absolue des autres. Et c'est bien là la tentation néronienne des rois et des puissants, comme celle des SS concentrationnaires, qui ressentent comme une insulte la simple existence d'une tête qui ne leur revient pas et la suppriment.

Aussi le processus d'affirmation de l'individualité, au cours de l'histoire, a un aspect atrocement barbare, c'est-à-dire meurtrier. Ce que Hegel avait dégagé d'une façon spéculative, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, comme moment fondamental de la conscience de soi. L'irruption de la « conscience de soi » c'est l'irruption du « désir de la reconnaissance », du prestige, de l'honneur, de la « volonté de puissance », de l'orgueil. Et ce désir va se heurter à celui des autres consciences de soi dans une lutte à mort.

Selon Hegel, la victoire qui suit le duel à mort apparaît dérisoire à la conscience de soi triomphante, puisque le mort, qui n'est plus rien, ne peut reconnaître la souveraineté de son vainqueur. D'où la vie sauve au vaincu, mais qui deviendra esclave. La servitude va en effet comporter les effets civiques du meurtre : le vaincu sera désormais « mort » à l'affirmation individuelle, mais ce cadavre vivant, quoique réduit à l'état d'outil animé, aura juste ce qu'il faudra d'individualité pour reconnaître son néant et la souveraineté du maître. Et effectivement les maîtres sont toujours suivis de sous-individualités : esclaves, bouffons, flagorneurs, poètes à gages, courtisans… grotesques morts-vivants dont la présence satellite témoigne du soleil. […]

La décadence des instincts de protection spécifique et l'irruption orgueilleuse de l'individualité impliquent donc la barbarie, c'est-à-dire le meurtre. Dans son affirmation barbare l'individu est libre par rapport à l'espèce ; peutêtre est-ce là le sens de la mystérieuse phrase de Hegel : « La liberté c'est-à-dire le crime ».

Edgar Morin
L'homme et la mort, Seuil, 1951
réédité Points Seuil, 1970, chap. 4, p. 77–82

Résumez en 250 mots le texte ci-dessus. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

tion absolue des autres. Et c'est bien là la tentation néronienne des rois et des puissants, comme celle des SS concentrationnaires, qui ressentent comme une insulte la simple existence d'une tête qui ne leur revient pas et la suppriment.

Aussi le processus d'affirmation de l'individualité, au cours de l'histoire, a un aspect atrocement barbare, c'est-à-dire meurtrier. Ce que Hegel avait dégagé d'une façon spéculative, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, comme moment fondamental de la conscience de soi. L'irruption de la « conscience de soi » c'est l'irruption du « désir de la reconnaissance », du prestige, de l'honneur, de la « volonté de puissance », de l'orgueil. Et ce désir va se heurter à celui des autres consciences de soi dans une lutte à mort.

Selon Hegel, la victoire qui suit le duel à mort apparaît dérisoire à la conscience de soi triomphante, puisque le mort, qui n'est plus rien, ne peut reconnaître la souveraineté de son vainqueur. D'où la vie sauve au vaincu, mais qui deviendra esclave. La servitude va en effet comporter les effets civiques du meurtre : le vaincu sera désormais « mort » à l'affirmation individuelle, mais ce cadavre vivant, quoique réduit à l'état d'outil animé, aura juste ce qu'il faudra d'individualité pour reconnaître son néant et la souveraineté du maître. Et effectivement les maîtres sont toujours suivis de sous-individualités : esclaves, bouffons, flagorneurs, poètes à gages, courtisans... grotesques morts-vivants dont la présence satellite témoigne du soleil. [...]

La décadence des instincts de protection spécifique et l'irruption orgueilleuse de l'individualité impliquent donc la barbarie, c'est-à-dire le meurtre. Dans son affirmation barbare l'individu est libre par rapport à l'espèce ; peutêtre est-ce là le sens de la mystérieuse phrase de Hegel : « La liberté c'est-à-dire le crime ».

Edgar Morin
L'homme et la mort, Seuil, 1951
réédité Points Seuil, 1970, chap. 4, p. 77–82

Résumez en 250 mots le texte ci-dessus. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

Concours Centrale – Supélec 2009 *Filières* MP, PC, PSI

RÉSUMÉ DE TEXTE

[Le] moi ne se connaît pas plus comme individu que comme personne, et moins encore comme personnalité : il ne se connaît pas du tout. Condition de toute représentation, il n'est pas représentable. Conscience de toutes les déterminations, il n'est pas déterminable. Aussi la « certitude » que nous en avons ne correspond-elle à aucun degré ni à aucune forme de « connaissance ». Elle ne fait qu'exprimer de façon pathétique cette présence à soi de la vie dans la sensation. Aussi est-il bien remarquable que nous perdons toute conscience et tout sentiment de notre identité lorsqu'une anesthésie ou un sommeil suffisamment profonds nous ôtent toute sensation. À l'inverse, nous avons une conscience d'autant plus intense et plus vive d'exister que nous sommes plus intensément et plus vivement affectés par ce que nous sentons. Mais ce « nous » n'est pas quelque chose. À peine est-ce quelqu'un. Si bouleversé que je puisse être par l'exécution d'une pièce musicale, il est certes vrai que je n'en éprouverais rien si mon corps n'en était affecté ; pourtant ce n'est pas mon corps qui est si intensément ému, mais seulement cette part de moi que je reconnais seule comme véritablement moi, quoique je ne puisse pas plus l'identifier que la situer, la qualifier, ni la déterminer.

Seule une commodité de langage nous fait alors nommer *sujet* cette sorte de phosphorescence de la vie qui se reconnaît elle-même en chacune des manières dont elle est affectée. Qu'un tel sujet soit la condition de possibilité de toute connaissance, cela est certain. Mais il est aussi certain que lui-même ne peut pas être connu. Ce moi est comme la lumière : quoiqu'elle nous fasse voir toutes choses, aucune chose ne l'éclaire, et on ne la voit pas. Un exemple rendra le fait patent : que je souffre, ou que je vois la mer bleue, cela est aussi indubitable que la plus éclatante des évidences. Si certain que j'en sois, je ne sais toutefois rien de ce qui cause cette souffrance, ni de ce qui constitue la couleur bleue, ni moins encore de ce qu'est ce moi qui dit *je*. Car autre chose est le *moi* que je vois dans un miroir, que je sais capable de certaines opérations, que les autres reconnaissent, et autre chose ce qui en moi dit « *je* vois » ou « *je* souffre ». En tant que *je* me sens vivre, *je* suis une conscience : je sens, j'endure, j'attends, sans que rien ne caractérise l'identité de cette conscience. Comme tel *je* suis donc aussi insaisissable et aussi inconnaissable à moi-même qu'aux autres. À l'inverse, lorsque je veux prendre conscience de *moi*, ce n'est plus de ma conscience qu'il s'agit, mais de cette individualité singulière, identifiée par les déterminations particulières de ce corps, par un certain nombre d'aptitudes, et par un certain type d'attitudes et

de comportements. Encore y a-t-il bien de la différence entre l'image que je forme alors de ce *moi* et celle qu'en forment les autres. Diversement perçu, compris ou interprété, du moins ce *moi* est-il, comme n'importe quel autre corps ou n'importe quel autre discours, un des objets du monde.

Comme tel il est toujours distinct de la conscience qui s'en éprouve aussi différente que cependant inséparable. D'une part, en effet, comme sujet de sa représentation, la conscience s'éprouve toujours hors du monde. Parce que le monde est toujours devant elle, elle ne peut que s'en éprouver en deçà. Elle y voit toutes choses, mais elle ne s'y voit pas. Le propre de la conscience est de s'éprouver à distance et comme en retrait de tout ce dont elle a conscience. D'autre part, en l'unissant à ce qui n'est *pas encore*, l'attente la désunit du monde *déjà* là. Par ailleurs, étant pure ouverture au temps, l'attente qui la constitue fait que je transcende tous les temps sans être affecté par le temps. *Je* suis donc le même (la même conscience) après avoir tant vécu qu'en commençant à vivre. Mais ce que *je* suis alors n'est rien de représentable, n'a ni qualité, ni détermination : ce que *je* suis, en ce sens, n'est pas du tout quelque chose. Il en va, bien sûr, tout autrement de *moi*. Le *moi* est l'objet que je deviens pour moi-même et pour les autres en m'efforçant de lui faire exprimer ce à quoi je tends. Comme sujet de ma représentation, *je* suis l'intemporel témoin de ma temporalité. Comme objet représenté, à l'inverse, c'est nécessairement dans le temps que mon *moi* déploie l'activité qui m'exprime, est affecté par ses rencontres, déterminé par les situations où il se trouve engagé, et apparaît de la sorte décrit par sa propre histoire. La dualité qui me constitue n'est donc pas seulement celle de l'intérieur et de l'extérieur, d'un sujet qui se représente le monde et de l'objet par lequel il prend place dans ce monde, d'une conscience qui attend et d'un individu affecté par ce qui lui arrive. Elle est aussi celle d'un ego intemporel qui dit *je*, et d'un *moi* dont tous les autres et lui-même parlent comme d'un objet.

Enfin, comme tout vivant *tend* à sa forme ultime, tout homme *tend* à devenir ce qu'il doit être. Mais, nous l'avons vu, l'homme est cet animal paradoxal au *telos*[1] aléatoire. Ce qu'il a à être, il lui faut se l'assigner, s'y déterminer, le choisir, et pour cela l'imaginer. Comment sa destination ne serait-elle pas alors imaginaire, puisqu'elle ne lui est assignée que par son imagination ? Peut-être est-ce d'ailleurs ce qui avait fasciné Valéry lorsqu'il en concluait qu'« au début était la Fable ». Et en effet, il n'y a rien de si intime, de si particulier, de si propre – notre moi –, que nous n'ayons dû rêver, fantasmer, construire et nous représenter imaginairement avant de le poursuivre comme un but, de nous y efforcer comme à une tâche, et de nous y identifier comme à notre destin. Sans doute est-ce même cette substitution d'un *telos* imaginé à un *telos* inné, d'une finalité extérieure et toujours contingente à une finalité inhérente et toujours nécessaire, à laquelle on se réfère

[1] *telos*, mot grec pour « but ».

implicitement en évoquant la substitution de la culture à la nature. Car ce moi que nous projetons, nous l'imaginons à partir des rôles que notre milieu social nous présente. Nous le composons en empruntant ses traits à quelques personnages que nous admirons, ou plus souvent à ceux que l'histoire, la littérature, ou les diverses mythologies, nous font imaginer. Ainsi avons-nous constitué, presque à notre insu, une sorte de personnage-modèle, un moi paradigmatique, qui va en quelque sorte régler notre vie, nous y faire choisir telle profession plutôt qu'une autre, et moins sans doute pour son exercice intrinsèque que pour les attitudes, l'allure, les gestes, dont nous imaginons qu'elle doive être l'occasion. Le moi auquel nous tendons, tout imaginaire qu'il soit, consiste donc moins en une fonction qu'en un rôle, moins dans ce rôle que dans le personnage qu'il permet de mettre en scène, et moins dans ce personnage que dans l'expressivité de la personnalité qu'il manifeste. Une personnalité : c'est-à-dire une énergie, un rythme, un tempo, une tonalité, et, solidairement, un style plus ou moins souple ou plus ou moins heurté, plus ou moins harmonique ou plus ou moins dissonant, de relation avec les autres. Notre vie va donc se passer à jouer ce personnage imaginé, ou plutôt, comme dans la *commedia dell'arte*, à en improviser le rôle selon les situations et les circonstances où nous nous trouvons engagés. Notre moi, ce moi que nous avons imaginé comme un modèle, ce moi élu dans lequel nous nous reconnaîtrions si nous en lisions l'histoire ou si nous le voyions représenté, il n'est rien d'objectivement constitué. Nous le schématisons plutôt que nous ne l'imaginons. C'est un type. Mieux, c'est un style. Pour caractériser ce moi paradigmatique, l'analogie la plus pertinente serait peut-être celle que nous emprunterions à une improvisation musicale : ayant élu un style, avec ses rythmes, sa couleur, ses timbres, ses modulations propres, nous n'interprétons pas notre vie comme une partition qu'on joue ; nous l'improvisons plutôt en lui donnant à chaque instant ce caractère expressif et inimitable qui fait qu'on reconnaît Beethoven dans une bagatelle, ou Brahms dans le plus bref intermezzo. Notre moi, c'est principalement la manière que nous avons choisie de faire sonner notre vie.

Nicolas Grimaldi
Traité des solitudes, PUF, 2003, p. 91–95

Résumez en 250 mots le texte ci-dessus. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.



SESSION 2003

ÉPREUVE COMMUNE
FILIÈRES MP – PC – PSI – TSI

FRANÇAIS – PHILOSOPHIE

Corrigé proposé par Marianne Isola-Esclangon

Si on se demande où va une humanité dont chaque groupe s'enfonce plus âprement que jamais dans la conscience de son intérêt particulier en tant que particulier et se fait dire par ses moralistes qu'il est sublime dans la mesure où il ne connaît pas d'autre loi que cet intérêt, un enfant trouverait la réponse : elle va à la guerre la plus totale et la plus parfaite que le monde aura vue, soit qu'elle ait lieu entre nations, soit entre classes. Une race dont un groupe porte aux nues un de ses maîtres (Barrès) parce qu'il enseigne : « Il faut défendre en sectaire la partie essentielle de nous-mêmes », cependant que le groupe voisin acclame son chef parce qu'il déclare en violant un petit peuple sans défense : « Nécessité n'a pas de loi » est mûre pour ces guerres zoologiques dont parlait Renan, qui ressembleront, disait-il, à celles que se livrent pour la vie les diverses espèces de rongeurs et de carnassiers. [...]

Ces sombres pronostics ne me paraissent pas devoir être modifiés autant que certains le croient par la vue d'actes résolument dirigés contre la guerre, comme l'institution d'un tribunal supernational et les conventions récemment adoptées par des peuples en conflit. Imposées aux nations par leurs ministres plutôt que voulues par elles, dictées uniquement par l'intérêt – la crainte de la guerre et de ses dommages – nullement par un changement de moralité publique, ces nouveautés, si elles s'opposent peut-être à la guerre, laissent intact l'*esprit de guerre* et rien n'autorise à penser qu'un peuple qui ne respecte un contrat que par des raisons pratiques ne le violera pas le jour qu'il en trouvera la violation plus profitable. La paix, si jamais elle existe, ne reposera pas sur la crainte de la guerre mais sur l'amour de la paix ; elle ne sera pas l'abstention d'un acte, elle sera l'avènement d'un état d'âme. En ce sens, autant le moindre écrivain peut la servir, autant les tribunaux les plus puissants ne peuvent rien pour elle. Au surplus, ces tribunaux laissent indemnes les guerres économiques entre nations et les guerres entre classes.

La paix, faut-il le redire après tant d'autres, n'est possible que si l'homme cesse de mettre son bonheur dans la possession des biens « qui ne se partagent pas », et s'il s'élève à l'adoption d'un principe abstrait et supérieur à ses égoïsmes ; en d'autres termes, elle ne peut être obtenue que par une amélioration de sa moralité. Or, non seulement, comme nous l'avons montré, l'homme s'affirme aujourd'hui dans le sens précisément contraire, mais la première condition de la paix, qui est de reconnaître la nécessité de ce progrès de l'âme, est fortement menacée. Une école s'est fondée au XIXe siècle, qui invite l'homme à demander la paix à l'intérêt bien entendu, à la croyance qu'une guerre, même victorieuse, est désastreuse, surtout aux transformations économiques, à l'« évolution de la production », en un mot à des facteurs totalement étrangers à son amélioration morale, dont au surplus, disent ces penseurs, il serait peu sérieux de rien attendre ; en sorte que l'humanité, si elle avait quelque désir de la paix, est invitée à négliger le seul effort qui pourrait la lui donner, et qu'elle ne demande d'ailleurs qu'à ne point faire. La cause de la paix, toujours si entourée d'éléments qui travaillent contre elle, en a de nos jours trouvé un de plus : le pacifisme à prétention scientiste.

Je marquerai à ce propos d'autres pacifismes, dont j'ose dire qu'ils ont, eux aussi, pour principal effet d'affaiblir la cause de la paix, du moins près des esprits sérieux :

1. D'abord *le pacifisme* que j'appellerai *vulgaire*, en qualifiant ainsi celui qui ne sait faire autre chose que flétrir l'« homme qui tue » et railler les préjugés du patriotisme. J'avoue que, lorsque je vois des docteurs, s'appelassent-ils Montaigne, Voltaire ou Anatole France, faire consister tout leur réquisitoire contre la guerre à prononcer que les apaches de barrière ne sont pas plus criminels que les chefs d'armée et à trouver bouffons des gens qui s'entretuent parce que les uns sont vêtus de jaune et les autres de bleu, j'ai une tendance à déserter une cause qui a pour champions de tels simplificateurs et à me prendre d'affection pour les mouvements d'humanité profonde qui ont créé les nations et qu'on blesse là si grossièrement.

2. *Le pacifisme mystique*, en désignant sous ce nom celui qui ne connaît que la haine aveugle de la guerre et refuse de rechercher si elle est juste ou non, si ceux qui la font attaquent ou se défendent, s'ils l'ont voulue ou la subissent. Ce pacifisme, qui est essentiellement celui du peuple (c'est celui de tous les journaux populaires dits pacifistes) a été incarné fortement en 1914 par un écrivain français, lequel, ayant à juger entre deux peuples en lutte dont l'un avait fondu sur l'autre au mépris de tous ses engagements et l'autre se défendait, n'a su que psalmodier : « J'ai l'horreur de la guerre » et les renvoyer dos à dos sous une même flétrissure. [...]

3. *Le pacifisme à prétention patriotique*, je veux dire qui prétend exalter l'humanitarisme, prêcher le relâchement de l'esprit militaire, de la passion nationale et cependant ne pas nuire à l'intérêt de la nation, ne pas compromettre sa force de résistance en face de l'étranger.

I Analyse structurée du texte

Le texte de Julien Benda constitue une critique radicale des formes que le pacifisme emprunte à tort à ses yeux : l'avènement de la paix tient dans le progrès moral des hommes et non dans la crainte de la guerre. Plusieurs réflexions paci-

fistes ont été conduites, politiques (tant nationalistes qu'internationalistes), juridique, économique, mais Julien Benda souligne l'absence d'une réflexion morale et intellectuelle en faveur de la paix, alors qu'elle est la plus nécessaire selon lui.

Lignes 1 à 22

Le texte commence par articuler guerre et développement de l'intérêt particulier. Il dénonce dans le règne de l'intérêt un des facteurs de la guerre, car l'action conduite par l'intérêt ne vise que le bien de celui qui l'accomplit. La particularité habite ainsi le nationalisme mal entendu et l'esprit de conquête. Paradoxalement, la dénonciation de la guerre et l'institution d'instances internationales, loin de contrer l'esprit de guerre, repose sur ce même intérêt, envisagé cette fois sous la forme de la crainte des tourments dont la guerre pourrait faire souffrir les simples particuliers. Dès que la crainte cesse, la paix aussi.

Lignes 22 à 43

La seconde partie du texte est consacrée à définir les conditions positives de l'établissement de la paix et non plus des conditions négatives. Julien Benda défend ici une conception de la paix qui dépasse l'absence de guerre. C'est ainsi que la paix ne peut advenir selon lui que par l'élévation morale des hommes. Elle dépend en effet de l'aspiration à des biens communs qui ne répondent pas à l'intérêt particulier mais à une conception rationnelle du bonheur. Or nombre d'idéologies développées au XIXe siècle font dépendre la paix, non de ses conditions positives, mais de conditions négatives qui visent l'absence de guerre comme un idéal de l'intérêt particulier bien compris, négligeant les luttes d'intérêt et les violences qu'elles engendrent. Dans de telles conceptions, le progrès économique est la valeur et le moteur du développement humain, au détriment de son élévation morale, alors que celle-ci est nécessaire à l'acquisition et à la stabilité des avancées économiques.

Lignes 43 à 69

C'est ainsi que différentes formes du pacifisme, loin de servir la cause de la paix, lui nuisent car elles abordent la question de la guerre d'un point de vue réducteur et sans construire de réflexion sur les conditions de possibilités de la paix et l'analyse des mobiles réels de la guerre. Julien Benda achève le texte par un inventaire qui renvoie dos à dos ces différents pacifismes et leurs insuffisances respectives. L'énumération permet à Julien Benda de sérier les principaux travers qui caractérisent chaque position et l'invalident ; les pacifismes évoqués reprennent des positions assez partagées par une génération traumatisée par la guerre de 14–18 : antinationalisme, antimilitarisme des associations d'anciens combattants, humanitarisme d'Alain ou de Rolland.

II Plan détaillé du texte

- I L'intérêt particulier alimente l'esprit de guerre
  - 1 L'intérêt particulier prime parmi les hommes et accroît leur division (L. 1 à 12)
  - 2 Les instances internationales n'abolissent pas l'esprit de guerre (L. 12 à 18)
  - 3 La crainte de la guerre n'est pas une garantie suffisante de la paix (L. 18 à 22)
- II La paix repose sur l'amour de la paix et la moralité
  - 1 La paix est un effet du progrès moral de l'homme (L. 22 à 27)
  - 2 Cet idéal se heurte à l'idéologie de l'intérêt (L. 28 à 32)
  - 3 L'homme est conforté à renoncer au progrès moral qui serait nécessaire (L. 32 à 42)
- III Les dangers du pacifisme mal compris
  - 1 La posture simplifiante des antinationalistes (L. 43 à 56)
  - 2 Le refus d'examiner les mobiles de la guerre (L. 57 à 64)
  - 3 Le risque de l'humanitarisme (L. 66 à 69)

III Les conseils du jury

Le jury souligne que le texte proposé favorisait une lecture efficace vers la thèse centrale du texte et ses deux volets, le premier, critique, à l'encontre des instances pacifistes inopérantes et le second, prescriptif, prônant les conditions nécessaires à établir une paix véritable. La difficulté a tenu pour les candidats au côté daté du texte, en particulier dans le traitement et le sens qu'il fallait donner aux nombreux exemples repris par Julien Benda dans ce passage. L'énumération aborde différents points aveugles qui caractérisent les limites du pacifisme.

En effet, *La Trahison des clercs*, publié en 1927, critique les intellectuels de l'Action Française et le pacifisme d'extrême droite, mais aussi les engagements pacifistes des différentes gauches. Le texte de Julien Benda dénonce le fait que des intellectuels renoncent aux valeurs de justice et de raison universelle pour s'engager en politique, armés d'une rhétorique pacifiste généralisée par le traumatisme de la première guerre mondiale. La réédition du texte en 1946 coïncide d'une part avec la confirmation que Benda pense devoir tirer de la collaboration comme figure ultime de la « trahison des clercs » et d'autre part avec la genèse de l'ONU ou les prémisses de la CEE, tentatives illusoires à ses yeux de propager la paix, comme la SDN avant elles.

Le jury insiste sur le fait que les candidats doivent s'attacher au mouvement du texte, et ce d'autant plus qu'ils n'en connaissent pas le contexte. L'attention au raisonnement ainsi qu'à ses différentes étapes permet de dégager la logique du

texte indépendamment de ses références implicites. Il reste certain toutefois que la connaissance de la chronologie historique facilite la compréhension des textes « *marqués par une époque* ».

S'il ne s'agit pas de reprendre la liste sous sa forme dans le résumé, il est important de monter les écueils que présentent chacune des formes du pacifisme qu'évoque Julien Benda. Or le manque d'attention au mouvement du texte déploré par le jury ajoute à la difficulté de reformuler correctement les exemples et leur fonction.

IV Premier essai de rédaction

Partie I

L'idéologie selon laquelle l'intérêt particulier des groupes humains constitue la valeur essentielle conduit l'humanité à la guerre, qu'elle oppose les hommes par le nationalisme ou l'économie. Et la tentative de créer un arbitrage supranational apporte une solution illusoire, car inefficace, faute de modifier les rapports entre les groupes et de mettre un terme aux sentiments belliqueux.

(62 mots)

Partie II

L'amour de la paix et sa réalisation positive nécessitent une élévation morale des hommes vers un idéal rationnel et commun, qui permette de dépasser l'intérêt égoïste. Or cette condition est battue en brèche par les tenants de l'intérêt et du progrès économique, prétendus garde-fous contre la guerre, qui deviennent les ennemis de la cause qu'ils prétendent défendre en proposant une solution illusoire.

(66 mots)

Partie III

Les courants pacifistes sapent la venue de la paix par manque d'arguments sérieux contre la guerre. Qu'ils simplifient la guerre dans une bouffonnerie nationaliste, ou qu'ils exècrent également agresseurs et agressés parce qu'ils sont combattants, indépendamment des mobiles de leur action, ou qu'ils tentent de concilier mollement de l'intérêt national avec l'intérêt de l'humanité, ils affaiblissent la paix.

(66 mots)

Total provisoire : 194 mots

V Le résumé

Ériger en valeur essentielle l'intérêt particulier des groupes entraîne la guerre, 12
qu'elle oppose les hommes par le nationalisme ou l'économie. Et créer un arbi- 15
trage international apporte une solution illusoire, faute de modifier les rapports 10
des groupes et de bannir les sentiments belliqueux. 8

Réaliser une paix positive nécessite l'élévation vers un idéal rationnel com- 12
mun, dépassant l'intérêt égoïste. Or les tenants de l'intérêt et du progrès écono- 14
mique, prétendus garde-fous contre la guerre, contestent cette condition. 9

Faute d'arguments, les pacifistes sapent la paix : ils simplifient la guerre dans 13
une caricature nationaliste, exècrent tous ses combattants, concilient mollement 9
l'intérêt national avec celui de l'humanité. 8

(110 mots)